

Quel leurre est-il au GEM?

Ce texte est une invitation au voyage à travers nos questionnements, réflexions, tentatives d'élaboration autour de notre place de professionnels, de cette fonction de coordination, en immersion dans cet espace d'expérimentation qu'est le GEM (Groupe d'Entraide Mutuelle).

Il s'agit pour nous d'en faire ressortir les atouts, les forces, les points d'appui, mais également d'en montrer les difficultés et les limites. Dans un espace où les écrits professionnels et outils institutionnels ne sont pas d'usage, il nous semble important d'apporter une trace, une réflexion formalisée sur des pratiques qui s'inventent par expérience, expérimentation.

« *Essayer, rater. Rater encore, rater mieux* ». Samuel Beckett

Quelques jalons ...

Le principe d'autogestion inhérent à la création des Groupes d'Entraide Mutuelle, les concepts de Pair-aidance, participation des usagers certes louables et séducteurs situent néanmoins les adhérents, personnes ayant des troubles psychiques et les professionnels qui les accompagnent dans une forme de leurre, de ratage originaire bref, un impossible.

En droit, l'association est l'action de former un groupement de personnes réunies dans un but déterminé, pour la défense d'un intérêt commun.

La Loi handicap du 11 février 2005 reconnaît explicitement pour la première fois la spécificité des handicaps psychiques et cognitifs, et crée un nouveau dispositif. Ce nouveau dispositif porte le nom de groupe d'entraide mutuelle (GEM). Il s'adresse à des personnes que les troubles psychiques mettent en situation de fragilité, désireuses de rompre leur isolement, puis de participer aux activités du groupe d'entraide et d'envisager un parcours conduisant à une meilleure insertion dans la vie sociale.

Evidemment, il est indéniable que ces dispositifs juridiques constituent une avancée considérable dans la prise en compte des personnes en situation de handicap psychique.

Un peu d'histoire...

Enchaînés, enfermés, accusés... la société a tout au long de l'histoire entretenu un rapport complexe et ambivalent avec ses « fous ». La question de la place de ces personnes hors-normes a toujours été l'objet de questionnements éthiques, politique, sociaux, religieux

La psychiatrie naît à la fin du 18^{ème} siècle, les fous deviennent des malades à qui l'on a enlevé les chaînes, mais que l'on garde enfermés.

La personne peut être perçue selon les époques et les contextes soit comme un individu incontrôlable, qu'il faut maîtriser ; soit comme une victime, empêchée de ... dont il faut prendre soin. L'asile a alors une fonction d'accueil et de soin mais aussi de surveillance et de punition.

Ces dernières décennies, avec l'apparition des traitements et suite aux horreurs subies par les personnes internées pendant la seconde guerre mondiale, la tendance idéologique a été davantage à l'ouverture des hôpitaux psychiatriques et à l'intégration dans la cité (courants antipsychiatrie, CMP...)

La loi de 2005 reconnaît le handicap psychique, ce qui est un pas de plus vers la désaliénation. On parle aujourd'hui d'intégration, de maladie entraînant un handicap. Des moyens médico sociaux se déploient, la psychiatrie n'est plus affaire seulement du secteur sanitaire. Les travailleurs sociaux apportent une nouvelle expertise, un regard décalé du soin, et développent les notions d'accompagnement dans la cité, de compensation du handicap.

Au milieu de ces modifications, apparaît un dispositif : les GEM. Les GEM ce n'est ni du soin, ni de l'accompagnement médico-social.

C'est le pari que les personnes qui ont de troubles psychiques peuvent créer, organiser et faire un vivre un collectif. Loin de l'enfermement, de la suspicion, il s'agit de leur donner des clefs et de leur faire confiance sur leur capacité à gérer seuls un espace, à construire un collectif. Il n'est plus question de déraison, il est question de s'organiser autour d'une association. Qui dit association, dit collectif, objectifs, compromis, conflit, place de chacun, rôle, continuité....

Dans cet espace, le discours social n'est plus la protection ou la punition mais la confiance en la capacité à s'auto-gérer, à réguler un collectif.

Un grand-écart entre commande sociale et réalité intérieure

Vivre un collectif, co-gérer... C'est être dans la prise en compte de l'autre, prendre des décisions, les faire vivre dans une réalité commune, garder de la constance dans ses idées et ses actions, avoir la souplesse de réajuster, d'adapter, entendre les différents courants dans le groupe, prendre en compte le contexte global et composer avec.

Le cadre législatif concernant les GEM, les objectifs de l'association sont établis avec des visées généreuses, bienveillantes et normées. On demande aux personnes concernées de s'inscrire dans une démarche, un projet, des perspectives.

Les GEM ont été élaborés à partir des modèles anglo-saxons d'Empowerment, de Pair-aidance, de réhabilitation mais se veulent aussi inspirés par les mouvements de Psychothérapie institutionnelle.

C'est justement sur ces articulations complexes de la vie en groupe que les personnes psychotiques se retrouvent souvent en difficultés.

En effet, comment avoir conscience d'un autre qui n'est pas soi, là où précisément la conscience de soi dans une forme d'intégrité (corporelle, psychique) semble déstructurée ou structurée différemment.

Comment par ailleurs, prendre en compte l'autre, le groupe de pairs quand on est soi-même en proie à des angoisses de persécution, d'effondrement, d'absorption... ?

Une re-mise en question

Comment peut-on aider l'autre quand on est soi-même envahi par la peur et l'angoisse ?
Comment être en lien, en connexion avec un groupe alors que la seule présence de l'autre vient nous persécuter ?

Qu'est-ce qui fait lien pour chaque sujet dans le champ de la psychose ? Est-ce qu'un échange peut exister lorsque les mots sont lancés à la volée, sans adresse ?

Est-ce que rassembler des gens qui vivent les mêmes formes de difficultés sociales (isolement, déstructuration du lien à l'autre, du temps, de l'espace...) dans un même espace suffit à faire groupe ? Qu'est ce qui fait l'identité d'un collectif ?

Citons par exemple les règles d'organisation autour des repas, où des règles sont cycliquement redéfinies, voire modifiées en fonction d'un évènement qui a fait crise. Il est souvent plus aisé pour les adhérents de modifier la règle en usage dans l'illusion que cette dernière aura ses effets, plutôt que de porter, affirmer, et assumer la règle qui existe. A titre d'illustration, pour les repas la règle énoncée suite à plusieurs tentatives et de nombreux débats, était 15 participants au maximum.

Pour une soirée raclette, nous apprenons que le nombre de participants a été fixé à 16 personnes parce que nous disposions ce jour-là de 16 coupelles à raclette !

Autre exemple autour des repas, un matin où nous étions en réunion, en arrivant juste avant l'heure du repas, nous constatons que chaque adhérent a été acheter son sandwich. Sur les quatre adhérents présents, l'un avait déjà mangé, deux commencent à déjeuner dès notre arrivée pendant qu'une quatrième préparait son repas. Nous comprenons par la suite qu'un autre adhérent avait été « perdu » pendant les courses.

A notre arrivée, nous verbalisons chacun de notre place notre étonnement quant aux modalités d'organisation de ce repas. Questionnant le groupe sur l'existence d'une règle commune concernant ces repas, l'importance pour chacun de vivre un moment convivial ? Que signifient pour eux les termes de lien, partage ? Qu'attendent-ils de ces moments ?

Leur réponse fut d'abord en lien avec notre présence : « C'est vrai nous aurions dû vous attendre ! » Comme si l'existence du groupe ne pouvait que se construire autour de nous.

Quand la finalité des GEM réside en l'autonomie du groupe, de quelle autonomie parle-t-on ? Autonomie pratique (organisation, gestion administrative...), ou autonomie psychique (être un individu distinct des autres, capable de se positionner, d'exprimer un désir propre) ?

Alors, c'est une entreprise perdue d'avance ? Un leurre originaire des attentes de chacun (Coordinateurs, Association de parrainage, financeur, partenaires...) en décalage avec une réalité clinique qui est tout autre ?

Des moteurs...

Observons à présent ce collectif en décalant notre regard sur ce qui fonctionne. Inscrite dans une ritualisation de fait, une forme d'autonomie pratique existe. Tenir à jour la comptabilité, proposer des activités, partir en séjour sans être accompagnés par les professionnels, ouvrir le local.

La durée de vie de ce groupe, le vécu commun ont permis aux adhérents de nouer des liens entre eux. Ces liens existant d'abord en interne au GEM peuvent perdurer à l'extérieur, dans une sphère plus personnelle.

Nous pouvons percevoir dans ce groupe une forme de bienveillance. Pour reprendre l'expression de Jean Oury pour parler de l'ambiance, il y a au GEM de la « gentillesse », on n'est pas forcément « gentil », mais il y a de la gentillesse. Les mots ne sont pas toujours très tendres, ni toujours appropriés, mais on ressent une attention à l'autre, un autre qui est certes étrange et étranger mais qui a sa « carte de séjour » sur le territoire du GEM.

Plusieurs adhérents portent un regard complètement différent du nôtre sur l'ambiance et fonctionnement du GEM au quotidien « *je trouve que le GEM ne s'est jamais aussi bien porté qu'en ce moment* » nous a rapporté un des administrateurs. Affranchis de nos visées normatives, de ce qui *prend sens*, qui *fait cadre* pour nous, les personnes peuvent vivre au jour le jour un moment *suffisamment confortable* pour pouvoir en profiter sans que chaque tentative de lien ne soit une lutte ou un risque.

Au-delà de tout objectif associatif, l'existence même de ce groupe, de ce lieu où quelque chose de la singularité de chacun peut être accueilli, fait repère ou refuge pour les adhérents. Il peut faire fonction de soupape de sécurité psychique quand le monde extérieur ou ordinaire est trop persécutant. « *Dans cette jungle urbaine, ça me fait du bien de venir me réfugier au GEM* » a pu dire un membre du groupe.

... Et des freins

Au GEM les participants sont tous invités à co-construire un cadre contenant, établir et faire respecter un règlement de fonctionnement, construire et faire vivre un programme d'activités, inventer et mener à bien de projets...

Dans nombre d'institutions cet espace contenant est porté et animé par des professionnels.

Plusieurs personnes inscrites depuis longtemps dans un parcours institutionnel se trouvent confrontées soudain à une sensation de vide, un vide qui sidère et ne leur permet pas de prendre cette place d'acteur qu'on leur demande. Ils viennent ainsi régulièrement interpeller de manière massive voire invectiver le professionnel identifié comme celui qui devrait prendre cette place.

Concernant la vie associative, nous pouvons décrire une situation récente. Au GEM, une après-midi par semaine est dédiée à l'accueil des futurs adhérents. Il a été décidé par le bureau associatif que les adhérents sur la base du volontariat étaient en charge de la présentation du fonctionnement de l'association. Régulièrement, il est compliqué de trouver des personnes volontaires pour investir ce rôle. Ce jour-là une personne franchit le seuil de la porte. Personne ne semblant se mobiliser, ni même prêter attention à son arrivée, nous demandons qui parmi le groupe peut présenter le GEM à notre nouvelle invitée. Sans réponse, nous avons fait une nouvelle tentative de sollicitation individuelle des adhérents présents qui n'ont manifesté aucun désir, voire une opposition franche à remplir cette fonction d'accueil. Il a fallu que nous tenions notre position de ne pas combler ce manque provoquant l'apparition d'un réel malaise pour qu'un des membres du bureau se résigne enfin à occuper cette place.

Le manque qui dans la norme est constitutif du désir, vient là se transformer en vide, renforcer l'angoisse et générer de la persécution pour certains adhérents. La personne s'adresse alors à l'unique objet qu'il peut investir sur un mode paranoïaque. Le professionnel est alors mis en lieu et place de Sujet Soupçonné (Tout) Savoir. (Nous utilisons volontairement le signifiant « soupçonné » et non pas « supposé » en raison du caractère paranoïaque des projections psychotiques).

Cette projection de toute-puissance est associée à un sentiment d'abandon volontaire de notre part. (« Vous savez bien ce qu'il y a dans ma tête », « Est-ce que vous allez m'hospitaliser », « pourquoi vous ne lui dites pas que... », « Est-ce que je peux aller aux toilettes »...)

Pour d'autres adhérents, cette proposition de faire vivre à plusieurs un collectif implique une perte de maîtrise trop angoissante. Ces personnes vont alors mettre en place de manière défensive des passages à l'acte de l'ordre de la toute-puissance.

Prenons pour exemple un adhérent qui pour surmonter son sentiment d'inconsistance apporte régulièrement des objets personnels, qu'il qualifie de cadeau et qui lui permettent de laisser son empreinte dans l'espace collectif quitte à ce que ce soit envahissant pour le groupe.

Ou encore, une des personnes élues au C.A. par peur d'un débordement supposé qui pourrait atteindre le groupe et elle-même en conséquence, va considérer que c'est dans sa fonction de maîtriser les agissements de l'autre au-delà des règles de la vie collective.

Il ne s'agit pas là de porter ce qui constitue une règle commune, mais plutôt de porter sa parole et son propre jugement guidés par ses projections.

Ces derniers, prenant à leur manière cette place de Sujet Soupçonné Savoir, font alors également l'objet de projections négatives de la part d'autres membres du groupe.

Ces deux positions extrêmes peuvent fermer et figer le fonctionnement collectif, toutefois on peut observer également des postures plus dynamiques qui, même chargées d'angoisse, peuvent venir interroger et stimuler le collectif en tant que ressource. Certains adhérents peuvent par exemple, après avoir été mis en difficulté dans le groupe, venir questionner ou réinterpeller le conseil d'administration, aborder leur mal-être et éventuellement solliciter l'aide des autres membres de l'association.

Histoire, usure et projections.

A la genèse de ce projet, les participants ont adhéré à l'idée de définir les premières fondations de ce « vivre ensemble », d'assumer pour la première fois des fonctions associatives, de s'en sentir responsable.

Cette aventure collective était aussi animée par la volonté de prouver à l'extérieur (familles, institutions) cette capacité, au-delà de la maladie et des stigmatisations qu'elle implique, à inventer et faire exister un projet collectif. Cette dynamique s'inscrivait dans un mouvement de l'ordre de l'engagement militant, de la résistance.

Ce projet a trouvé écho auprès d'un groupe de personnes qui se sont peu à peu rassemblées en équipage (dans le sens étymologique du mot : *ecupage* « ensemble de ceux qui assurent la manœuvre et le service sur un navire »)

A l'instar de ces longs périple pour découvrir de nouveaux espaces, l'équipage voguant depuis plusieurs années, a essuyé des tempêtes, des moments d'errance, en proie à la routine dévastatrice d'un quotidien qui peut être pesant. Alors parfois en proie aux doutes des mutineries peuvent survenir.

Qui prendra alors la place du capitaine, au risque d'être adulé (surinvesti) ou de subir les attaques de l'équipage. Qui acceptera de grimper en haut du mât pour jouer le rôle de vigie (prendre de la hauteur, du recul) ? Qui sera mis aux fers, à l'écart du groupe au cours de la traversée.

Aujourd'hui l'équipage ayant acquis la force de l'expérience associative, est aussi en proie à une forme d'oisiveté et d'inertie. Le navire flotte mais sans but identifiable, sans cap déterminé.

Qu'en est-il de notre place dans cet équipage ? Prenons nous de temps autre la barre, en lieu et place de capitaine ? Nous hissons-nous au poste de vigie (d'où notre vigi-lance quant-au maintien de l'équilibre du collectif et du contexte environnemental.)

Ou nous astreignons-nous à garder la fonction de mousse à accomplir les tâches quotidiennes qui assurent le fonctionnement courant ?

Si avec le temps le capitaine (Pour nous le capitaine n'est pas incarné par une personne mais par un collectif : le Conseil d'administration du GEM) a perdu la boussole, ou si celle-ci s'est détériorée avec le temps, nous faisons ce pari qu'en place de vigie, nous pouvons lui donner suffisamment d'indications, pour redonner l'espoir à l'équipage et retrouver un cap qui conduira le navire :

- Soit sur une île déserte et aride où rien ne peut naître. Il faut donc repartir, reprendre la mer une fois de plus pour aller plus loin.
- Soit sur de nouveaux espaces à conquérir, à investir et qui seront peut-être porteurs d'autres possibles. Afin que la communauté, après ces temps d'errance, puisse s'installer, se poser, cultiver ses ressources, inventer...

Alors, que peut-on retenir de ces images, ces voyages ? Qu'est-ce qu'on peut en entendre ? Comment faire résonner (raisonner) nos errances ?

Quelle posture adopter dans cette place à réajuster en permanence entre porteurs de jalons et d'étayage, recherche de sens ? Peut-être se mettre en retrait et observateur du groupe pour lui laisser expérimenter ses propres modes d'organisation ou modalités de lien qui peuvent être déformés selon nos critères mais bien existants cependant.

Allons, pour illustrer notre réflexion, chercher dans la littérature. Nous pourrions par exemple, mettre en opposition deux personnages de l'Odyssée d'Homère :

Serions-nous à l'instar de Sisyphe condamnés à porter au sommet d'une colline le même objet qui éternellement retombe ? Où tels Pénélope devrions-nous nous astreindre à tisser et retisser sans cesse la même toile ?

Pour avoir osé défier les dieux, Sisyphe fut condamné, à faire rouler éternellement jusqu'en haut d'une colline un rocher qui en redescendait chaque fois avant de parvenir au sommet.

Dans le mythe d'Ulysse, Pénélope pendant l'absence de son mari gagne du temps avec les prétendants en employant une ruse : elle affirme qu'elle reprendra un époux lorsqu'elle aura terminé son tissage; en réalité, elle défait et retisse sans cesse le même ouvrage dans l'espoir qu'Ulysse revienne.

Le contexte, le quotidien, une certaine forme d'usure peuvent parfois venir attaquer notre désir professionnel. Comme Sisyphe, nous pourrions nous sentir condamnés à tenter de reconstruire inlassablement le lien social, le collectif mis à mal par la psychose.

Toutefois, animés et portés par notre désir, d'« y-croire », notre positionnement nous incline plutôt du côté de Pénélope. Malgré la répétition nous croyons en la nécessité de *sous-tenir* ce collectif, pour donner une consistance au groupe qui puisse à son tour contenir les individus. Agir en quelque sorte en « holding du holding » selon la théorie développée par Winnicott.

Dans cet espoir que nous portons, au-delà des symptômes, des peurs de l'autre, des voix qui intrusent, des regards qui persécutent, des angoisses qui débordent... il y a chez chaque personne que nous rencontrons, un sujet désirant parce qu'il fait le choix « d'y-être », dans ce lieu, parmi ce groupe, dans cette association.

Ceci n'est pas une conclusion...

Alors est-ce que ça se tisse du désir ? Comment ça se bricole au quotidien ? Comment laisser de petits interstices d'un vide qui ne soit pas mortifère mais qui au contraire « laisse-à-désirer »¹ ?

Pour nous, le pari c'est de « faire équipe », de s'appliquer entre professionnels une forme de « veillance » au quotidien, une attention singulière à la place de chacun, place réelle ou symbolique (la place que l'on occupe ainsi que la place à laquelle les adhérents peuvent nous mettre), le partage de nos ressentis, de nos limites (au sens de Heidegger pour qui : « *la limite n'est pas où quelque chose cesse, mais bien ce à partir de quoi quelque chose commence à être* »).

Gageons que le lien qui existe dans notre binôme professionnel, et que nous sommes attentifs à maintenir vivant, permette des formes d'étayage, de prise de recul, de déplacements, de questionnements, d'imagination, de créativité, de bonne humeur (pourrait-on associer la recommandation de bonne humeur aux recommandations des bonnes pratiques ?) auxquels les adhérents pourront être sensibles et s'identifier.

1 -J.Rouzel « La prise en compte des psychoses dans le travail éducatif »